Le diagnostic de la «mort de Dieu» a été posé par Friedrich Nietzsche (1844-1900).

Nietzsche et le diagnostic de la civilisation occidentale
Pour bien comprendre la conception de l'être humain qui est développée par Nietzsche, il faut d'abord examiner l'analyse qu'il fait de la civilisation occidentale.

Pour Nietzsche, il y a un phénomène hautement structurant qui a longtemps prévalu dans le développement de la civilisation occidentale, c'est l'idée de Dieu ; cependant, il y a un effritement de cette idée qui s'observe dans le nihilisme qui lui est contemporain (le nihilisme, c'est le sentiment du «rien», le sentiment d'une perte du *sens de l'existence* s'accompagnant d'un relativisme), d'où une crise de la culture et de la civilisation occidentale.

Face à cela, Nietzsche adopte dans un premier temps une perspective généalogique, c'est-à-dire que son questionnement ne cherche pas d'abord à justifier des valeurs, mais qu'il porte plutôt sur l'origine (des valeurs et des grandes institutions occidentales que sont l'art, la religion, la science, etc.). À cet égard, face au nihilisme Nietzsche se donne trois tâches :

(1) découvrir les sources du nihilisme ;
(2) dégager les différentes formes de nihilisme ;
(3) voir à quelles conditions on peut dépasser le nihilisme

(1) Aux sources du nihilisme
Le nihilisme, ce n'est pas une théorie philosophique à proprement parler, c'est tout d'abord une atmosphère qui s'éprouve sur le plan affectif, alors qu'il n'y a pas de réponses aux divers «à quoi bon?» (ex. À quoi bon se compliquer la vie pour rester juste? ; À quoi bon faire le bien? ; À quoi bon vivre? ; etc.). Pour Nietzsche, le nihilisme qui se répand signifie que les «valeurs supérieures traditionnelles» (la conception traditionnelle du couple et de la famille, ce qu'étaient le beau, le bon, le juste, le but de l'existence, etc.) se déprécient et s'effritent, que les fins manquent et qu'on ne voit pas très bien quelle est la finalité humaine. Tout ceci finit par déboucher sur la conclusion que le monde est absurde et entraîne à la fois un épuisement et un ennui profond ; tout est vanité.

Le premier témoin philosophique de cette crise des valeurs, de ce nihilisme, fut Arthur Schopenhauer (1788-1860). Celui-ci a été le premier à exprimer philosophiquement cette atmosphère que tous pressentaient, c'est-à-dire que la vie n'est qu'une roue qui tourne sans cesse, et cela, sans but. La vie n'a pas de finitude autre qu'elle-même (le vouloir-vivre de l'espèce), elle ne pense à rien d'autre qu'à la procréation sans qu'il n'y ait de but à l'aventure humaine.

Selon Nietzsche, si pendant plus de 20 siècles les «valeurs supérieures traditionnelles» ont pu échapper au nihilisme, c'est qu'elles ont toujours reposées sur une assise suprême : Dieu. Si ces «valeurs supérieures traditionnelles» commencent à s'effriter, c'est que le fondement, Dieu, commence à perdre de sa valeur. L'affaissement de ce fondement suprême entraînant la dévaluation de toutes les autres grandes valeurs traditionnelles, c'est ce que Nietzsche appelle «la mort de Dieu».

La conséquence de cette «mort de Dieu», c'est une désorientation extrême, dans la mesure où cette perte du fondement sur lequel s'était érigé pendant 20 siècles la civilisation occidentale touche tout autant la morale (le bien et le juste au-delà des opinions et des intérêts propres), que

l'esthétique (ce qui a une plus grande valeur, au-delà des goûts et préférences; ou encore les normes face au désir) et la science (la science qui cherche à parvenir à la vérité et faire en sorte que l'interprétation corresponde bel et bien à la réalité désire ne pas se tromper et, dans cette mesure, elle révèle un désir éthique, plutôt qu'un simple désir d'utilité ou de profit ; le vrai et le faux font appel à la probité intellectuelle et par là découlent d'une séparation entre le bien et le mal, au-delà des intérêts propres).

Remarquons ici qu'un Dieu qui existe de toute éternité ne peut pas mourir ; seul un Dieu qui naît peut mourir (par ailleurs, il faut remarquer que lorsque Nietzsche dit que Dieu est mort, il ne veut pas simplement dire que Dieu n'existe pas). Ce Dieu qui est mort a donc eu une naissance, c'est-à-dire une origine historique. Nietzsche ne parle donc pas d'une divinité éternelle, dont on ne pourrait d'ailleurs rien dire. Ces dieux qui naissent et qui meurent, c'est plutôt ce que Nietzsche appelle *les idoles*.

Une idole, c'est quelque chose qui est fabriqué de toutes pièces par les êtres humains. L'idole peut être purement matérielle (par exemple, le veau d'or dans l'exode), elle peut aussi être purement humaine (par exemple, le *star system*), c'est-à-dire le pur produit du spectacle et de la machine médiatique, mais l'idole peut aussi être conceptuelle, c'est-à-dire être conceptuellement taillée sur mesure pour répondre à des besoins humains.

Cette idole de Dieu est une idole conceptuelle qui a un statut bien particulier, elle répond à une exigence existentielle. Elle vient répondre à ce qui est à la fois un désir et un besoin existentiel, le plus profond et le plus déterminant de tous : *l'exigence de s'orienter*. Le désir/besoin de savoir qui je suis, d'où je viens, où je vais, ce qui peut me guider, etc.

Ainsi, selon Nietzsche, la notion de Dieu moral qui naît avec le christianisme est une idole conceptuelle, qui venait justement répondre à divers besoins humains : offrir un point de vue «extérieur» qui tranche du bien et du mal, du juste et de l'injuste, de même que ce Dieu conceptuel permettait de donner sens à la vie et donnait l'espérance d'une finalité à l'aventure humaine et aux multiples déchirements que comporte la vie.

Or, si Dieu est mort, il reste mort. Il faut alors en mesurer les conséquences et ne pas être dupe des multiples subterfuges que l'être humain peut prendre pour «ressusciter» ce Dieu : par exemple sous l'idole conceptuelle de Progrès, d'Histoire, etc.

Il nous faut donc maintenant examiner les différentes formes de nihilisme dégagées par Nietzsche…

(2) Les différents types de nihilisme [Note : voir aussi la feuille «Rappel sur le nihilisme».]
(Remarque : les diverses figures et formes du nihilisme peuvent se côtoyer à une même époque.)

La 1ère figure : le nihilisme incomplet

Le nihilisme incomplet (qui est la figure du nihilisme la plus présente à l'époque où Nietzsche vit) consiste à reconnaître que Dieu s'effrite, mais comme on ne veut pas perdre les anciennes valeurs (Bien, Beau, Vrai), on remplace l'idole du Dieu moral par d'autres idoles qui vont tenir le même rôle. En somme, on veut bien que le fondement Dieu tombe, mais on veut néanmoins

sauvegarder le haut de l'édifice… Parmi les autres idoles susceptibles de remplacer le Dieu moral, on avancera par exemple l'idée de Nature (telle que conçue à l'époque des Lumières), l'idée d'Histoire (Marx), l'idée de Progrès (Hegel), etc. Bref, le nihilisme incomplet tente de pallier à l'effondrement du Dieu moral, parce que s'il accepte que celui-ci s'effondre, en revanche il n'accepte pas que tout ce qui a été structuré par celui-ci et qui reposait sur lui s'effondre aussi. Ainsi, le nihilisme incomplet ne fait que *déplacer le problème*, il change une idole pour une autre.

La 2e figure : le nihilisme achevé (qui comprend deux formes)
Dans le nihilisme achevé, il semble alors évident que l'existence n'a pas vraiment de finalité et il n'y a pas vraiment de sens à vouloir en trouver une. Dieu est mort et il reste mort, il serait illusoire de tout simplement substituer une idole pour une autre. Deux types de réaction sont alors possibles :

- la résignation
- la révolte

Ces deux types de réactions donneront deux sous-figures du nihilisme achevé :

- si on adopte la résignation, le nihilisme achevé devient alors un nihilisme passif ;
- si on adopte la révolte, le nihilisme achevé devient alors un nihilisme actif

Le nihilisme passif
Dans le nihilisme passif, on se résigne à accepter que l'existence n'ait pas de finalité, parce qu'elle n'a pas de fondement suprême (le Dieu moral, le Progrès, la marche de l'Histoire, etc.). L'anéantissement irréversible de l'idole de Dieu entraîne aussi l'anéantissement des valeurs suprêmes traditionnelles que cette idole structurait : le Beau, le Bien, le Vrai. Les grands idéaux sont alors dévalorisés, dénigrés, parce que ces idéaux n'ont aucun ancrage dans la réalité. Par réaction, le nihiliste passif se tourne alors vers les anti-valeurs (le laid, le mal et le faux), car il considère que c'est là que se trouve le véritable reflet du monde. En quelque sorte, le nihiliste passif idéalise les anti-valeurs, il laisse tomber ses souvenirs du Beau, du Bien, du Vrai. La passivité de ce nihilisme, c'est qu'il laisse tomber ces anciennes valeurs sans rien faire pour accélérer leur chute, mais sans rien faire non plus pour ralentir leur chute (comme c'était le cas dans le nihilisme inachevé). Il adopte alors un *cynisme* par rapport aux anciennes valeurs. D'ailleurs, le «rire du cynique» n'est pas vraiment un rire, c'est un ricanement – un ricanement qui apparaît face à une situation tragico-comique où on ne sait pas si on doit rire ou pleurer. En quelque sorte, on peut dire que le nihiliste passif démissionne…

Exemples :

- Samuel Beckett (théâtre de l'absurde) dans *En attendant Godot* : tout au cours de la pièce, les personnages attendent Godot, mais il ne viendra jamais…
- Une certaine frange du cinéma américain depuis l'effritement des valeurs traditionnelles et depuis la révolution culturelle (fin du mariage et «valorisation» de l'adultère, divers éloges de la «folie» (dans la musique aussi – la «folie» devenant signe d'originalité), la valorisation de l'anti-héros, entre autres exemples.

Notons qu'il y a toutefois un risque existentiel dans cette posture : il peut arriver que le nihiliste passif découvre aussi en lui-même le néant qu'il découvre autour de lui.

Le nihilisme actif
Dans le nihilisme actif, on se révolte contre les *idoles conceptuelles* qui apparaissent comme un mensonge. Dans ce cas, ce n'est pas seulement qu'on place nos croyances du côté des anti-valeurs, c'est qu'on va aussi s'en prendre, souvent avec agressivité, à ceux qui croient aux valeurs traditionnelles. Par exemple, le nihiliste actif pourra dire que « Mère Thérésa n'aurait jamais fait ce qu'elle a fait de sa vie, si elle avait été belle – ou si on lui avait autrement donné de la satisfaction »… On réduit tout seulement et uniquement qu'à des motivations psychologiques – et comme on rejette l'idée qu'il puisse exister des valeurs nobles, on considère que les motivations psychologiques n'ont jamais rien de noble…
On se révolte contre le fait que l'existence n'ait pas de sens et l'on va contribuer à la ruine de l'ancien système de valeurs (par exemple, en humiliant ou en ridiculisant ce qui représente l'ancien système de valeurs ; par exemple en se faisant un malin plaisir de dépeindre la fidélité comme une faiblesse ou une naïveté). On peut le voir par exemple dans l'anarchisme (au sens étymologique du terme : sans structure) où il y a une aversion envers les fondements (c'est pourquoi il ne faut pas confondre l'anarchiste avec le révolutionnaire). Le problème avec le nihilisme actif, c'est qu'il s'agit de détruire pour détruire, l'aversion et la destruction devenant une «nouvelle» fin en soi, cette révolte n'ayant pas d'autre but qu'elle-même – ce qui est aussi paradoxal, puisqu'on peut se demander pourquoi détruire s'il n'y a pas de but à ça ; au nom de quoi dénoncer «le faux» (l'illusion, le « mensonge » des idoles) s'il n'y a plus de « vérité à faire valoir ». Pour échapper à son besoin d'action, le nihiliste actif ne peut pas bâtir (rebâtir) des valeurs, car ça lui semble impossible.

Il faut cependant prendre acte qu'il y a quelque chose de potentiellement autodestructeur dans le nihilisme. Car, une fois qu'on a appliqué le nihilisme à tout ce qui nous entoure, vient un jour où on peut se questionner sur soi-même et on risque alors d'être entraîné à concevoir que ce qui nous est le plus cher est aussi absurde et dépourvu de sens que tout le reste…

Pour Nietzsche, il faut cependant pouvoir sortir du nihilisme, c'est pourquoi il examine les conditions pour dépasser le nihilisme.
[Pour Nietzsche, on ne peut pas nier que la critique nihiliste marque de bons points (*et en cela, il est un nihiliste*). Mais par contre, il ne croit pas que rester dans le nihilisme soit viable à long terme et, pour cela, il tente de voir les conditions pour le dépasser (*et en cela, il est contre le nihilisme*).]

(3) Les conditions pour dépasser le nihilisme
Plutôt que de gémir la mort de Dieu ou d'accélérer sa chute, Nietzsche entrevoit la possibilité pour la volonté de se faire l'affirmation de nouvelles valeurs. Ni se résigner, ni se révolter, mais plutôt se détourner (couper les ponts) des ruines des anciennes valeurs pour en bâtir de nouvelles.

Pour franchir ce pas décisif, il faut cependant s'assurer qu'on ne reviendra pas tout simplement en arrière, comme c'était le cas dans le nihilisme inachevé où l'on changeait une idole pour une autre. Pour ça, selon Nietzsche, il faut s'affranchir de ce qu'il appelle l'attitude, ou l'instinct ou le réflexe métaphysique. Ce « réflexe métaphysique » consiste à présupposer l'existence d'un monde idéal, considéré comme le monde vrai, servant en quelque sorte à juger de notre réalité. Pour Nietzsche, il faut se débarrasser de cette idole d'un monde idéal qui fait en sorte que notre monde semble dépravé. En quelque sorte, Nietzsche voudrait revaloriser la vie telle qu'elle se présente, dans toute son ambiguïté, afin

de dépasser le nihilisme – la vie telle qu'elle se présente étant pour Nietzsche un monstre de forces, la réalité étant quelque chose d'ambiguë.

Toute réalité apparaît, selon Nietzsche, comme un composé ambiguë indissociable où on ne peut pas parfaitement distinguer en toute clarté la limite entre les divers composés, les divers éléments du monde et de l'être humain. Par exemple, selon Nietzsche, l'attitude métaphysique nous incite à faire une distinction claire entre le corps et la conscience (et la volonté). Or, c'est pour lui l'illusion par excellence, car on ne peut pas établir le rapport exact que ma conscience a avec mon corps (par exemple, si je colle mes deux mains ensemble, il y en a toujours une qui touche et une qui est touchée, sans trop pouvoir distinguer la relation). Mais plutôt que d'accepter l'ambiguïté et les phénomènes de transition, l'attitude métaphysique posture qu'idéalement, tout est clairement distinct (si l'instaurateur de l'édifice se présente comme un juge, toutes les oppositions et tensions sont ensuite clairement tranchées), alors que Nietzsche y voit plutôt des distinctions de degré.

Bref, selon lui, pour dépasser le nihilisme (sans simplement le nier), il faut surmonter ce qu'il appelle « le réflexe métaphysique », c'est-à-dire le réflexe qui consiste à s'imaginer que les choses (les valeurs, les caractéristiques, les attributs…) sont toujours-déjà distinctes, ce qui conduit (pour justifier la clarté de principe de ces distinctions) à s'imaginer la possibilité d'un juge extérieur aux divers points de vue des humains (ce qui conduit à « construire » une idole conceptuelle…). Pour Nietzsche, il faut prendre pour point de départ que la réalité est ambiguë et que ce qui compose la réalité n'est pas d'emblée clairement distinct et tranché…

En quelque sorte, Nietzsche pense à un renversement des valeurs.

Les étapes vers le renversement des valeurs

1- Au départ, il y a une distinction métaphysique claire entre le bien et le mal, entre le vrai et le faux, entre le beau et le laid, etc. Dans cette première étape, il faut aussi y inclure le nihilisme incomplet, car il ne fait que proposer d'autres bases (Progrès, Histoire, etc.) afin de remplacer le Dieu moral et y tenir le même rôle.
2- C'est le constat de la mort irréversible de Dieu. Il s'en suit une dévalorisation des anciennes valeurs et une valorisation des anti-valeurs (laid, faux, mal, folie, etc.). On atteint alors une première étape du renversement des valeurs : c'est le nihilisme achevé (nihilisme passif et nihilisme actif). Cependant, une distinction tranchée est encore présente entre les valeurs et les anti-valeurs, c'est juste qu'on en inverse l'importance. Ce qui est un signe qu'on n'est pas encore sorti de l'attitude métaphysique, selon Nietzsche.
3- On tire toutes les conséquences de la mort de l'idole conceptuelle d'un «Dieu moral» (et des idoles alternatives). On accepte qu'il n'y a désormais plus de distinction tranchée entre les valeurs, qu'il y a un phénomène de vases communicants. Note : ici, on peut se remémorer les idées d'Héraclite (le perpétuel changement et la lutte des contraires – une valeur n'est pas pensable sans une mise en relation avec son opposé).
4- Il y a apparition de nouvelles valeurs, qui sont le résultat de la confusion ambiguë des anciennes valeurs. Selon Nietzsche, hors de l'attitude métaphysique, les nouvelles valeurs deviennent l'expression de la vie dans sa plénitude : la vie qui n'est pas parfaitement compartimentée, mais qui est plutôt un monstre de forces – des forces qui sont sans finalité et sans distinctions.